

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE a été créé pour nos soldats. Il leur est adressé par les soins des services compétents et il doit leur parvenir, dans un délai très court, jusque dans les lignes de combat.

Dans les gares de rassemblement ou d'approvisionnement, la répartition du BULLETIN doit être proportionnelle aux effectifs des parties prenantes.

Pour éviter des retards ou des erreurs, et pour donner satisfaction à tous, les quantités à distribuer pourront être calculées à raison de UN NUMÉRO pour DIX hommes.

Les OFFICIERS ont droit à un numéro PERSONNEL.

Le tirage du BULLETIN pour la zone des armées est de 300.000 exemplaires.

Les états-majors et services prennent part à la distribution, dans les mêmes conditions que les corps de troupe.

Sous aucun prétexte, le BULLETIN ne doit être vendu ni accaparé.

BONNE ANNÉE!

Voici l'heure attendrie où s'échangent, selon l'antique coutume, les souhaits pour la nouvelle année. D'ordinaire on songe avec quelque mélancolie à l'année qui vient de disparaître; on rêve aussi à l'année qui commence, et à qui l'on demande d'être, pour tous ceux qui vous sont chers, bonne et riante.

L'hiver est propice à la méditation; les soirées sont longues et l'indolence de la saison retient autour du foyer parents et enfants. La douceur de la vie de famille se fait mieux sentir et pénétre les esprits. La pensée se porte vers les absents jamais oubliés, mais vers qui, en ce jour solennel, vont des souvenirs plus tendres, des vœux plus ardents. C'est l'an neuf, c'est la vie qui va continuer, c'est la naissance de l'avenir.

L'enfant souriant et un peu ému s'approche de ses parents: il sent qu'il va recevoir un présent, un jouet depuis longtemps désiré, quelque douceur impatientement convoitée, mais ce n'est pas l'attente qui fait battre plus vite son petit cœur; en ce moment il a plus nettement conscience de ce qu'il doit à ses père et mère, il comprend qu'il les aime bien et il ne sait comment exprimer sa jeune volonté de ne leur apporter que du bonheur. A leur tour, les parents se penchent doucement vers le front de l'enfant; ils songent que l'année nouvelle le verra grandir, se développer, s'approcher encore du jour où, devenu homme, il les remplacera dans cette chaîne ininterrompue que forment les générations successives.

Mais le premier jour de l'an 1915 n'est pas pareil aux jours de l'an habituels. En ce moment une seule pensée occupe les esprits: depuis le vieillard affaibli par

l'âge, jusqu'aux petits aux forces à peine naissantes, tous les Français, toutes les Françaises qui sont restés à la maison, ne songent aujourd'hui qu'à vous qui vous battez en héros près de la frontière, et à cette époque où se dressent les bilans, nous sentons davantage la dette que nous avons contractée envers vous durant ces derniers mois et nous songeons à la reconnaissance que vous allez encore mériter dans ceux qui vont suivre.

Nous pensons au passé, à votre glorieux départ dans les commencements du mois d'août. Nous vous revoyons dans notre souvenir, si courageux, si sérieusement résolu, vous rendre à votre rang de bataille; nous revivons ces premiers jours de guerre où, avec une bravoure presque téméraire, vous vous heurtiez à des forces formidables; nous frémissons encore de la joie grave et profonde que chacun ressentit quand on apprit votre immortelle victoire de la Marne; nous nous rappelons votre inlassable patience devant un ennemi qui se terre, vos luttes héroïques sur tout le front, de la froide mer du Nord à la chère Alsace.

Nous pensons au présent; nous vous savons vigilants dans vos tranchées, constamment l'œil au guet, la main sur la gâchette et nous souffrons des souffrances que vous cause le climat rigoureux. Nous songeons avec émotion qu'en ce moment même, malgré l'ardeur de la bataille, malgré votre admirable fermeté d'âme, vous éprouvez sans doute quelque regret d'être en un jour de fête familiale loin des vôtres, loin de ceux que vous aimez et qui, plus que jamais, vous aiment. Mais nous avons l'assurance que ce regret n'amollit pas vos courages, qu'il fortifie au contraire votre volonté de vaincre et que, dans un instant, vous saurez, s'il le faut, montrer à l'ennemi qu'aucune fatigue, aucune lassitude n'a atteint votre vaillance et que le plus beau jour de fête est encore celui où il vous est donné de diminuer sa puissance.

Mais notre pensée va surtout vers les jours nouveaux dont nous saluons l'aurore brillante. Nous apercevons déjà les mois glorieux qui vont naître; nous aspirons à ces victoires définitives par où vous libèrerez le sol souillé de la patrie, par où vous ferez sentir à l'Allemand humilié la légitime suprématie de ceux qui combattent pour une juste cause. Nous attendons en pleine confiance les réparations méritées, la chute définitive des folles ambitions, l'abolition de l'odieuse tyrannie exercée sur le monde, la vengeance de la longue injure infligée à la noble Alsace, à la vaillante Lorraine, le triomphe du droit, de l'humaine culture.

Et voilà pourquoi, à vous qui êtes les enfants de la Patrie, si tendrement aimés, la France, fière de ses fils, mettant dans ce souhait tous ses espoirs, toutes ses certitudes, crie avec amour: « Bonne année! »

LUCIEN POINCARÉ,
Directeur de l'enseignement supérieur.

PAROLES FRANÇAISES

Amis, pour que vous n'ayez pas combattu et souffert inutilement, pour que le sang des enfants et les larmes des mères n'aient pas coulé en vain, il faut détruire de fond en comble la puissance militaire de l'Allemagne et ôter à ce peuple barbare toute possibilité de poursuivre ce rêve d'un empire mondial, ce délire monstrueux qui met à cette heure l'Europe à feu et à sang.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie Française.

LA GUERRE ET LA VIE NATIONALE

PAR M. ÉMILE BOUTROUX

La guerre est-elle la suspension de la vie nationale?

Certes, cette guerre exige la concentration de toutes nos forces en vue de cette fin précise: la libération et la reconstitution de notre territoire, la destruction d'une puissance malfaisante, qui prétend exploiter l'univers au profit de ses appétits. *Age quod agis*, « Sois tout entier à ce que tu fais », jamais cette devise du général Hoche ne fut plus opportune.

Mais la source même de notre force se trouve dans notre vie normale et dans le sentiment de cette vie. Nous ne luttons pas ici pour satisfaire une vaine ambition. C'est pour subsister comme Français, c'est pour permettre à nos descendants de maintenir à la France sa place dans le monde, que nous nous imposons tous les sacrifices. Nous exerçons, à cette heure, une fonction inhérente à la vie: la fonction défensive. Nous ne saurions, pour exercer cette fonction, renoncer à la vie même, qui en est la raison d'être.

D'ailleurs, le terme de la présente guerre est inconnu. C'est le résultat à obtenir qui doit en commander la durée, non une durée fixée d'avance qui doit en déterminer le résultat. La guerre, vraisemblablement, sera longue. Force nous est d'y accommoder la vie de la nation, non seulement pour que la guerre soit supportable, mais pour qu'elle ne risque pas d'être interrompue prématurément.

La guerre, d'ailleurs, exerce sur notre vie une influence salutaire, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral.

Elle impose la sobriété, la lutte énergique contre les maladies, l'observation stricte des lois de l'hygiène. Elle nous fait estimer à leur valeur les qualités physiques, elle nous donne le sentiment de ce qu'il y a de beau et de noble dans la vigueur et la souplesse normales du corps, fort différentes parfois de la virtuosité que développent les concours, réservés aux habiles.

Elle cultive l'intelligence, en lui imposant l'obligation de confronter sans cesse ses

vues avec la réalité, et en lui interdisant les brillantes passes d'armes d'une vaine sophistication.

Elle nous donne une admirable éducation morale. Elle nous apprend à assigner aux choses leur juste prix. Que signifient nos divisions politiques, religieuses, sociales, en face de ce danger suprême, qui menace notre patrie, c'est-à-dire notre droit même d'exister, de penser et d'agir suivant l'idéal que notre conscience s'est formé? Il n'est plus question ici de se tolérer, de se souffrir mutuellement : on ne fait qu'un, on pense et on sent en commun. Avec quelle chaude et cordiale émotion on se retrouve ensemble, un soir de bataille! Et comme s'efface toute différence de rang, d'opinion et de condition, devant une fraternité désormais inviolable! La guerre nous apprend à agir de concert, à nous subordonner, à nous oublier, à viser un résultat d'ensemble, et à nous trouver satisfaits de participer, d'une manière anonyme, à la gloire commune. Et la guerre actuelle nous apprend, notamment, la patience, la persévérance, le travail calme et suivi, allant au but méthodiquement, lentement et sûrement : vertus dont on nous croyait incapables.

Ces qualités ne sont pas de mise seulement à la guerre : elles intéressent la vie humaine sous toutes ses formes. Le problème, c'est de les conserver pendant toute la durée des hostilités et après. Problème sérieux! Pascal remarque que l'homme est bien plus capable d'un effort surhumain, mais passager, que de persévérance dans les vertus nées de cet effort même.

Or nous aurons d'autant plus de chances de ressentir profondément et durablement l'heureuse influence de la guerre, que nous aurons vu dans celle-ci ce que, pour nous, elle est en effet, non un accident, inouï et isolé, mais l'accomplissement d'un devoir toujours subsistant, toujours susceptible de nous imposer des épreuves nouvelles.

La guerre, c'est la défense de notre patrimoine national contre un adversaire qui ne connaît que la force. Nous expérimentons que la plus haute culture peut, chez certains peuples, coexister avec la divinisation de la force. Donc, nous ne saurions opposer radicalement entre elles la guerre et la vie. Une vie digne et haute, c'est, avec la conquête des biens supérieurs, la pratique constante des vertus nécessaires pour garder les biens acquis. On ne possède réellement que ce que l'on sait défendre.

EMILE BOUTROUX,
de l'Académie française.

Noël des Alsaciens-Lorrains.

A RENÉ VIVIANI

Maman, ô douce mère France,
Je suis à bout de ma souffrance.
Le deuil va-t-il être éternel?
Maman, en ce jour de Noël,
Le pauvre fils qui l'idolâtre,
Vient, confiant, placer dans l'âtre
Son sabot.

Maman, ô douce mère France,
Donne à mon cœur quelque espérance...
L'instant est grave et solennel,
Maman, en ce jour de Noël.
D's, c'est bien pour la Grande Année
Que je pose en la cheminée
Mon sabot?

Et sur un ruban aux couleurs de France,
La chère maman écrivit un mot :
« Alsaciens, Lorrains, patience!
« Dans mes bras vous serez bientôt!
« Confiance! »

Et le plaça dans le sabot.

LOUIS ALBIN.

24 décembre 1914.

SITUATION MILITAIRE

du 27 au 29 décembre.

27 DÉCEMBRE, 15 heures. — Entre la mer et la Lys, journée calme, canonnade intermittente.

Entre la Lys et l'Oise, rien à signaler.

Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, duel d'artillerie.

Dans la région de Perthes, l'ennemi, après un violent bombardement, a tenté, sur les tranchées qu'il avait perdues, une contre-attaque aussitôt repoussée par nos feux d'artillerie et d'infanterie.

En Argonne, légers progrès. Au sud de Saint-Hubert une compagnie a gagné entre 100 et 200 mètres; nous avons bombardé un ravin, où l'ennemi a évacué plusieurs tranchées.

Entre Meuse et Moselle, à l'est de Saint-Mihiel, deux attaques allemandes contre la redoute du Bois-Brûlé ont été repoussées. Un dirigeable a lancé une dizaine de bombes sur Nancy au milieu de la ville et sans aucune raison d'ordre militaire; nos avions, au contraire, ont bombardé les hangars d'aviation de Prescaty, une des gares de Metz, où des mouvements de trains étaient signalés, et les casernes de Saint-Privat, à Metz.

En Haute-Alsace, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès sur les hauteurs qui dominent Cernay et y ont repoussé quelques attaques.

27 DÉCEMBRE, 23 heures. — Après avoir, toute la nuit dernière, dirigé un feu très vif d'artillerie et d'infanterie contre nos troupes installées à la Boisselle et dans les tranchées voisines, l'ennemi a prononcé deux attaques consécutives sans aucun succès.

Nous tenons fortement les tranchées enlées près de Puisselelle.

Sur les Hauts-de-Meuse, nous consolidons l'occupation du terrain conquis près de la tranchée de Galonne.

Saint-Dié a été bombardé violemment, de 9 h. 30 à midi.

28 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique, nous avons continué d'avancer à l'ouest de Lombaertzyde; nous sommes actuellement au pied des dunes, sur lesquelles l'ennemi a établi sa ligne de résistance. Au sud d'Ypres, nous avons perdu un élément de tranchées, près d'Hollebeke.

Dans la région de Lens, près de Carancy, l'ennemi a cédé, devant nos attaques, 800 mètres de tranchées de première ligne.

Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, canonnade intermittente, particulièrement intense dans la région de Reims et dans celle de Perthes, où l'ennemi a spécialement visé les positions que nous avons conquises à l'ouest de cette localité.

Sur les Hauts-de-Meuse, légers progrès de nos troupes sur tout le front.

Dans les Vosges, l'ennemi a bombardé la gare de Saint-Dié; le service de la voie ferrée n'est pas interrompu.

En Haute-Alsace, au nord-est de Steinbach, une contre-attaque allemande a été repoussée.

28 DÉCEMBRE, 23 heures. — Pendant toute la journée, une tempête violente a empêché les opérations sur la plus grande partie du front.

On signale cependant que nous avons réalisé quelques progrès en Argonne.

29 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique, le village de Saint-Georges a été enlevé par nos troupes, qui s'y sont établies.

De la Lys à la Somme, l'ennemi a bombardé assez violemment nos positions dans la région Echelle-Saint-Aurin, la Quesnoy, Bouchoir (nord-ouest de Roye).

Calme sur le front entre la Somme et l'Argonne.

Nous avons gagné un peu de terrain en Argonne dans le bois de la Grurie, dans le bois Bolante et dans le bois Courtechausse.

Sur les Hauts-de-Meuse, plusieurs contre-attaques allemandes ont été repoussées dans le bois Lehouctot (nord-est de Troyon).

L'ennemi, qui avait enlevé nos tranchées voisines de la redoute du bois Brûlé, à l'ouest d'Apremont, en a été chassé après trois contre-attaques successives.

En Haute-Alsace, nous investissons étroitement Steinbach, à la suite d'un violent combat, et nous nous sommes emparés des ruines du château au nord-ouest du village.

RUSSIE

Officiel. — Dans la journée du 26 décembre, les combats sur les rivières Bzoura et Rawka se sont bornés, d'une manière générale, à un duel d'artillerie. Nous avons repoussé avec succès les diverses attaques des Allemands.

Sur le cours inférieur de la Nida, nous avons délogé du village de Vistula, qu'ils défendaient avec obstination, les Autrichiens qui ont alors essayé de se fortifier sur la rive gauche de la Nida; nous les avons ensuite rejetés au delà de cette rivière.

Au sud de la Vistule supérieure, dans la région de Tarnow, nous avons repoussé les Autrichiens de la ligne Tachow-Olaniny. L'ennemi a abandonné dix mitrailleuses; nous lui avons fait prisonniers 43 officiers et plus de 2,500 soldats.

Nous avons continué la poursuite des Autrichiens, qui se retiraient en désordre et nous leur avons encore enlevé huit mitrailleuses et fait environ 1,000 prisonniers; nous avons occupé les hauteurs près de Subizka, sur la rive gauche de la Biala.

Les Autrichiens ont subi des pertes énormes et ont abandonné entre nos mains, comme prisonniers seulement, plus de 10,000 hommes. L'empereur est arrivé sur le front.

SUR MER

Officiel. — Les vaisseaux de guerre allemands ancrés dans la passe de Schilling, non loin de Cuxhaven, ont été attaqués vendredi matin par une escadrille de sept hydravions anglais partis des environs d'Heligoland. Les hydravions étaient escortés par une escadre de croiseurs légers, de destroyers et de sous-marins.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu nos forces, les Allemands nous attaquèrent avec deux Zeppelins, trois ou quatre aéroplanes et plusieurs sous-marins.

Grâce à une rapide manœuvre, les sous-marins ennemis purent être évités et les Zeppelins furent facilement repoussés par les canons des croiseurs *Indaunted* et *Arctura*.

L'escadre anglaise resta trois heures sur la côte ennemie sans être inquiétée, elle put réembarquer trois aviateurs avec leurs appareils. Trois autres aviateurs, qui revinrent plus tard, furent recueillis par nos sous-marins et nous coulâmes ensuite leurs appareils.

Un seul pilote est porté manquant, son appareil a été aperçu, brisé, à huit milles d'Heligoland.

L'étendue des dégâts causés par les bombes lancées par nos aviateurs ne peut pas être appréciée, mais tous les projectiles ont été jetés sur des points présentant une importance militaire.

INFORMATIONS OFFICIELLES

LES RÉCEPTIONS DU 1^{er} JANVIER. — A l'occasion de la nouvelle année, le Président de la République, ayant auprès de lui les ministres, les secrétaires généraux de la présidence et les officiers attachés à sa personne, recevra à l'Élysée le 1^{er} janvier, à dix heures et demie, les présidents et les membres des deux Chambres. Il rendra aussitôt après leur visite à MM. Antonin Dubost et Paul Deschanel.

A deux heures et demie, réception du corps diplomatique.

Un grand nombre de fonctionnaires se trouvant sous les drapeaux, les réceptions des corps constitués, ainsi que des députations et des délégations des diverses administrations publiques sont supprimées cette année. Il en est de même des délégations de l'armée et de la marine.

LES PRISES MARITIMES. — Une convention vient d'être signée entre les gouvernements français et britannique réglant le paiement des prises ennemies ou neutres. Le jugement appartiendra à la juridiction du pays du bâtiment du capitaine. En cas de capture d'un bâtiment de la marine marchande d'un des pays alliés, le jugement appartiendra toujours à la juridiction du pays du bâtiment capturé.

LES ALLOCATIONS AUX FAMILLES DES MOBILISÉS. — Une commission supérieure composée de membres du Parlement et de représentants de l'administration vient d'être chargée de réviser en dernier ressort les décisions contestées en matière d'allocations aux familles des mobilisés.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Les remerciements des petits Alsaciens. — Les maires des communes du Haut-Rhin occupées par les troupes françaises ont envoyé au Président de la République une adresse le remerciant « au nom des petits garçons et des petites filles d'Alsace » des jouets qu'il leur a envoyés pour leur Noël.

« Sa pensée généreuse leur a apporté, écrivait-ils, la joie et le sourire maternel de la France inoubliée, et ils ont compris que le plus haut magistrat de la République confond, dans son cœur de Lorrain, les enfants de l'Alsace fidèle et ceux de la France, qui s'est souvenue. La délicatesse de cette attention ne leur permet pas de douter qu'ils doivent à M^{me} Poincaré une large part de leur reconnaissance, et ils la prient respectueusement d'agréer l'hommage de leur profonde gratitude. »

Un précieux document. — On a trouvé dans un camp allemand près de Huy (Belgique) un ordre du jour du commandant von Jassewitz à ses soldats. En voici la traduction :

« Dans la dernière nuit, une vive fusillade a eu lieu. Il n'a pas été prouvé que les habitants de la ville avaient encore des armes chez eux. D'après l'apparence, les soldats ont été sous l'influence de l'alcool et ont ouvert le tir dans la peur incompréhensible d'une attaque ennemie. »

La conduite des soldats fait une impression honteuse, à peu d'exceptions près.

Quand des officiers ou des sous-officiers incendient des maisons sans permission ou ordre du commandant et qu'ils encouragent les troupes à incendier et à piller, c'est là un fait regrettable au plus haut degré.

La triste conduite des troupes a eu pour conséquence qu'un sous-officier et un soldat ont été gravement blessés par la munition allemande. »

Ce qui s'est passé à Huy s'est reproduit à Louvain et dans nombre de villes envahies par les troupes de Guillaume II. Nulle part il n'y eut provocation de la population; et s'est sans aucune excuse que les soldats allemands pillèrent, incendièrent et fusillèrent des populations sans défense.

En dehors du droit des gens. — La société de législation comparée, qui compte parmi ses membres les jurisconsultes les plus éminents de tous les pays, vient à l'unanimité de prendre une délibération longuement motivée qui énumère et dénonce les innombrables attentats commis par les troupes allemandes : emploi d'armes et de projectiles interdits, destruction systématique d'édifices religieux ou de monuments historiques, assassinats de non-combattants, pillages, peines collectives édictées contre les populations des territoires envahis, violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, etc.

Le gouvernement allemand, conclut la société de législation comparée, s'est mis en dehors du droit des gens. »

Le prince de Galles. — En demandant à servir sur le front, le prince de Galles entendait n'y pas occuper des fonctions purement honorifiques, sans peine ni péril; et ses desirs ont été satisfaits.

D'abord comme officier adjoint des transports, ce qui représentait parfois des journées de quinze heures de travail, puis, comme attaché au service des renseignements de l'état-major général, il se trouva fréquemment sous le feu.

La parfaite connaissance que le prince possède des langues française et allemande lui permet de rendre de grands services en qualité d'interprète et sir John French a, plus d'une fois déjà, recouru à lui pour l'interrogatoire des officiers allemands faits prisonniers.

Gott mit uns! — Trois mille personnes, à Berlin, sont allées écouter, très sérieusement, la semaine dernière, un certain pasteur du nom de Samuel qui, très sérieux, lui aussi, a traité devant elles cette grave question : *Le bon Dieu est-il une puissance neutre?*

Voilà le bon Dieu assimilé, du coup, à l'Italie ou à la Roumanie, dont on ne sait si elle restera neutre ou non... Du reste, le pasteur Samuel, qui est très fort en théologie, a son opinion faite, comme l'avait, d'avance, chacun de

TROIS-PATTES

Histoire d'un chien.

Ne le dites pas au général inspecteur, ni à l'intendant : notre effectif n'est pas tout à fait tel que prétend le trésorier. Un passe-volant vit à notre ordinaire, et c'est Trois-Pattes, le chien du régiment.

Comment possédons-nous Trois-Pattes? Eh, ne vous souvenez-vous point de cette phrase de Pascal : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants... »? Il est entré un jour dans le quartier, et nous l'avons pris. C'était une sorte de terre-neuve, marqué de feu sur le front, avec une tête moutonne, et des yeux si doux. Il galopait dans la cour, jouait avec des riens. On se disait : en voilà un, au moins, qui s'amuse.

L'adjudant-major donna en vain des ordres pour son expulsion. On lui faisait des pears, on le bourrait à coups de crosse, on le balayait comme une ordure. Chassé par la porte du Nord, il faisait le tour du fort au petit trot, et si la sentinelle du Sud, fidèle à sa consigne, le renvoyait, il allait passer devant le poste des chasseurs à pied et rentrait par le pont-levis. Le brigadier planton aux cuisines eut mission d'écarter le parasite; mais pouvait-il répondre de toutes les pommes de terre et de tous les os distribués dans douze cents gamelles? Trois-Pattes engraisait, et nous aimait d'autant plus.

Ses fonctions étaient multiples : agent du commandement en ce qui concernait l'allure des chevaux et surveillant spécial du mouvement : « au trot! » qu'il soulignait d'aboiements furieux; puis policier, éclairer, garde-parc mortellement hostile à ces gens hâves qui viennent rôder autour de nos manœuvres. Enfin, il collaborait aux installations en plein vent de la cantinière, avec laquelle il était en relations de politesse.

Mais l'omniprésence de Trois-Pattes agaçait le colonel. A l'approche de l'inspection générale, le vétérinaire reçut l'ordre de préparer une boulette de strychnine. C'en était fait. Le matin du jour fatal, le condamné parut au polygone, tranquille comme Socrate devant la ciguë; on entendit sa belle voix de commandement. Mais dans une conjonction difficile de pièces et de caissons, l'ardeur de son zèle l'emporta au centre du péril, il se laissa prendre sous une roue. Ce fut un cri aigu : la jante se développa, sanglante. Était-il mort? Non, mais il avait une patte coupée, et se traînait dans son sang, en gémissant. Le commandant cria : *Achevez-le*. Mais personne ne bougea, bien que nous eussions tous nos armes et mille fois le moyen, certes, de tuer un chien. C'est qu'il tournait vers nous ces regards plaintifs par lesquels la bête dit à l'homme : *guéris-moi*.

Une corvée passait auprès; on la héla. Emportez cet animal jusqu'à l'infirmerie vétérinaire, dit-on au brigadier. Il était sous-entendu que là-bas on l'exécuterait dans les règles. Un canonier prit en effet Trois-Pattes en travers sur son cou, comme la brebis du Bon-Pasteur, mais au bout d'un instant il sentit que le sang avait percé son bourgeron, et demanda que le fardeau fût pris par un autre. Ils se le passèrent ainsi tout le long de la route.

Le vétérinaire vit qu'il était perdu et lui offrit la boulette. Il la refusa : elle était pourtant appétissante. Mais il souffrait trop, et laissait tomber sa tête, comme font les oiseaux qui vont mourir. Ses dents blanches étaient serrées par une convulsion de douleur intense : frisson de mort prochaine qui devenait une volonté de ne pas mourir. Il fut convenu qu'on le soignerait d'abord et qu'on l'empoisonnerait ensuite. On lui coupa donc

D'aucuns regretteront, en parcourant des menus aussi somptueux, de n'être pas dans la tranchée!

SUR LE FRONT

Les aventures d'un capitaine.

proprement ce qui lui restait de patte, on le pensa à l'iodoforme comme une personne, ou comme un cheval qui vaudrait la peine qu'on le guérisse. Il eut une stalle au département des maladies contagieuses, et nombre de canonniers venaient le voir, lui portaient les restes de leur soupe.

Quinze jours après — l'inspection était passée — le colonel fut fort surpris de rencontrer sur le terrain de manœuvres Trois-Pattes, qui s'avança bravement vers lui et lui fit le salut militaire avec sa queue. Le maître permit qu'on lui racontât l'histoire, puis pardonna, oubliant.

Que personne maintenant ne prétende plus nous enlever notre chien invalide ; il est à nous, non plus par une possession de hasard, mais en vertu d'un contrat pour lequel il a mis sa patte en gage. Invalide, il l'est, vraiment, car, souffrant de ces démanagements qu'ont les amputés au bout de leurs membres absents, on le voit se soulager en tripant son moignon dans les flâques.

ART ROE (1).

(Pingot et moi.)

Devant le buffet

De l'aveu de leur presse, les Allemands commencent à manquer de beaucoup de substances et de denrées. Les moissons de l'an dernier n'ont pas été battues et le ravitaillement en farine ainsi qu'en avoine devient difficile. Même pour les pommes de terre, les prix sont actuellement ceux des années de mauvaises récoltes. Les professeurs d'économie domestique — qui n'ont jamais mieux mérité leur nom — recommandent expressément « de tirer tout le parti possible des ordures ménagères ». Le mets à la mode, cette saison, en Allemagne, c'est le débris : si latin qu'il paraisse, Lucullus et Vitellius ne le connaissent pas.

Les gens du métier organisent des cours de « cuisine économique », et quand on sait ce qu'est la cuisine des Allemandes, en temps de paix, on se demande ce qu'elle peut bien être en temps de guerre ! Toujours est-il que les cuisinières elles-mêmes conseillent maintenant « de cuire les pommes de terre sans les éplucher » : ce n'est pas que ce soit meilleur, les épluchures, mais ça tient de la place.

La sévère parole de ces dames tombait de haut : c'est à la Chambre des députés de Prusse qu'elles s'étaient réunies, pour y faire la loi culinaire. On leur avait cédé la salle : quel signe des temps ! Leur ordre du jour fut héroïque. Elles décidèrent que la population devait s'abstenir « de café, de thé, de cacao, de chocolat, de graines et d'œufs, et ménager la viande et les patates ». Restait à discrétion le fromage, le sucre et les fruits.

Les fruits d'Allemagne, en décembre ? Ça ne doit pas être fameux ! Mais l'ingéniosité des cuisinières boches tiendra peut-être lieu de tout, une fois de plus. L'une d'entre elles, à son cours, vient, précisément, de déclarer « qu'on pouvait remplacer le beurre par la marmelade de pommes ». Les Allemandes sont toutes prêtes à le croire : la cuisine, outre-Rhin, a toujours été un « trompe-l'œil », comme la restauration des vieux châteaux. La « barbarie savante » de nos ennemis se reconnaissait jusque dans leurs recettes de pot-au-feu.

(1) Sous le pseudonyme d'Art Roe, se cachait la personnalité du lieutenant-colonel d'artillerie Patrice Mahon, qui est mort au champ d'honneur, le 22 août, « en se faisant tuer sur ses pièces », comme le dit la citation à l'ordre de l'armée dont cet héroïque soldat a été l'objet.

Je ne suis plus au repos, à la villa « des Rêves » ; le rêve s'est terminé ce matin vers trois heures et je suis retourné en première ligne, dans le bois, à la hutte que j'ai moi-même installée. J'y ai retrouvé mon vieux matelas en bon état et mes téléphonistes à leur poste. Il y a même un peu de paille en plus. En outre — et c'est fort utile — ma rustique demeure s'est garnie d'une chaise et d'une table à écrire, et un poêle s'est installé au centre de l'habitation.

Tu ne t'imagines pas combien une relève de service ainsi opérée dans la nuit est curieuse et pleine de mystère. On souhaite naturellement une nuit noire pour que les obus ennemis ne viennent pas en chemin atteindre la compagnie prudemment sectionnée en quatre groupes qui cheminent à distance. Par ailleurs, toutefois, on déplore qu'il ne fasse pas plus clair que dans une cave. C'est toute une difficulté, en effet, que de se reconnaître et d'avancer dans les ténèbres par les sentiers boisés. A chaque instant on bute et on risque de se perdre, c'est-à-dire d'aller chez les Boches. On scrute les moindres bruits et on redoute toujours d'entendre la musique des mitrailleuses. Il y a des maladroits qui s'égarent ou qui restent en arrière. On les attrape, on les rappelle, mais à demi-voix, afin de ne pas réveiller « les copains ».

Et quand tout est fini, que la compagnie relevée est partie et qu'on est en position dans les tranchées, le capitaine soupire d'aise et s'endort quelques instants avant la signature des pièces journalières.

J'ai eu une fièvre veine hier, et je puis dire que la chance m'a une fois de plus bien servi. Figure-toi que j'étais allé en reconnaissance avec mon lieutenant. Nous revenions tous deux quand, à la sortie d'un village, un obus passe à 2 mètres au-dessus de nos têtes et éclate en avant de nous, à droite d'un petit chemin de fer d'intérêt local qui longe la route placée sur sa gauche, à 100 mètres environ.

S'arrêter en pareille circonstance, c'est la pire faute, car s'arrêter c'est séjourner, et séjourner c'est faciliter à l'adversaire, s'il tire réellement sur vous et vous a vu, le réglage de son tir. Nous poursuivons donc notre route, mais fallait-il aller à gauche, sur le chemin, ou suivre la voie ferrée ?

— Prenons à gauche, sur le chemin, me dit le lieutenant. Là, au moins, il n'est rien tombé.

— Je crois, répliquai-je, qu'on a visé la route et non la voie ferrée. S'il en est bien ainsi, au prochain coup la rectification viendra. Donc, puisque la direction du tir va changer, il faut piquer droit sur l'emplacement de l'obus qui est tombé, en suivant la voie ferrée.

— Soit, me dit mon lieutenant, qui a bon caractère.

Nous prenons donc la voie ferrée, et nous marchons à 25 mètres l'un de l'autre. Nous n'avions pas fait 200 mètres que boum ! un énorme obus tombe juste à ma hauteur, mais sur la route, à 50 mètres à ma gauche. Si nous n'avions pas pris la voie ferrée, mon lieutenant et moi nous étions sûrement fauchés. Je n'ai pu m'empêcher d'avoir le sourire et nous sommes rentrés pleins d'appétit.

Une lettre émouvante.

Le caporal Philippe avait été cité à l'ordre de l'une de nos armées pour sa conduite héroïque :

Grièvement atteint, il avait eu l'énergie, comme chef de patrouille, de venir rendre compte de sa mission et était mort en di-

sant : « Que voulez-vous, mon lieutenant, il fallait que quelqu'un y aille, je suis content d'avoir fait mon devoir ».

Le commandant du régiment ayant annoncé à M^{me} Philippe la fin admirable de son mari, a reçu d'elle une réponse touchante, où elle dit notamment :

« De savoir qu'il est mort comme tout Français doit mourir, met un peu d'apaisement à mon grand chagrin et vous pouvez être sûr que si sa tâche à lui, est terminée en mourant pour notre mère patrie la France, que moi, sa compagne, je n'aurai qu'un seul but à mon tour, c'est de faire de ses deux petites filles des femmes dignes de futurs Français, et saurai, dans l'avenir, leur apprendre à vénérer leur papa ».

« Sachez aussi, monsieur le commandant, que nous ne pouvons, si nous en souffrons, qu'admirer son geste, car s'il fallait, à l'heure qu'il est, un régiment de femmes, c'est par mille que l'on pourrait compter leurs enrôlements, moi en premier ».

« Recevez, monsieur, mes sincères remerciements et grand respect ».

« La femme d'un brave,

« MARCELLE PHILIPPE »

CAUSERIE DANS LA TRANCHÉE

L'Homme de France

La conception naïvement orgueilleuse du surhomme allemand, conception antiphysiologique, impose, comme premier facteur, la puissance de résistance à la fatigue. Un homme fatigué est un homme blessé. Le problème consiste donc, dans la lutte actuelle, à savoir lequel des deux soldats français et allemand se fatigue le plus vite, et celui qui possède à la fois le plus grand pouvoir de résistance avec le plus grand pouvoir de réparation : « Dis moi comment tu te fatigues, je te dirai ce que tu vaudras ».

Il m'a donc paru utile, en vue des conclusions sociales actuelles, et surtout futures, à tirer de cette guerre, de rechercher comparativement le degré de fatigue chez les blessés français et allemands hospitalisés à Pau. J'ai utilisé l'oscillomètre de Pachon, ce dynamomètre idéal du cœur pour le dépistage de la fatigue. Celle-ci est révélée par un abaissement de la tension artérielle, abaissement dû à une modification dans le pouvoir de contractilité de la pompe et du tuyautage de la circulation sanguine : le cœur et les artères.

Tous les blessés sont fatigués, mais les blessés allemands le sont bien plus que les blessés français. La différence de résistance à la fatigue est de 6,15 p. 100 en faveur des blessés français. Ceux-ci, arrivant du champ de bataille et mis hors de combat depuis trois à quatre jours, étant ainsi en plein état de fatigue, possédaient cependant un pouvoir de résistance et d'action en réserve, 6,15 fois p. 100, supérieur à celui des blessés allemands hospitalisés, traités déjà à Pau, depuis dix à quinze jours et par ce fait plus reposés que les Français.

Les recherches que je poursuis sur les nouveaux arrivants me permettent de dire que le taux est bien plus élevé encore et qu'il atteint jusqu'à 13,58 p. 100, ce qui explique la rapidité avec laquelle guérissent les blessures chez les Français.

Le pouvoir d'action de nos soldats est supérieur à celui des Allemands, leur rendement est plus élevé, non seulement sur le champ de bataille, mais après leur blessure, puisqu'ils peuvent reprendre très rapidement leur place sur le front.

Il n'en est pas de même des Allemands ;

ceux-ci se trouvent dans la situation du gibier forcé à courir, la fatigue a tellement empoisonné ses chairs qu'à la mort elles se putréfient immédiatement sous l'action des toxines. Ainsi s'explique la gravité des blessures chez les Allemands hospitalisés, avec leur lente réparation, et la gangrène mortelle.

Les soldats que j'ai observés avaient été blessés dans les batailles de la Marne, les Français venaient de fournir de longues et de pénibles étapes, dans une retraite déprimante, les Allemands avaient sur eux un avantage moral et physique supérieur, et pourtant les Français les dominaient par leur résistance physique et surtout psychique.

Notre organisation si bien comprise des dépôts nous permet d'autre part d'envoyer sur le front des hommes reposés et en pleine force, d'où leur valeur combattive supérieure à celle des Allemands et, pour les blessures, leur moindre gravité, puisque nos soldats ne sont pas empoisonnés par les toxines de fatigue. La race et l'alimentation jouent un rôle important, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Le Français, comme la bicyclette, est fait d'acier et de caoutchouc. J'entends par là qu'il possède l'élasticité et l'endurance ; cependant l'élasticité impulsivement « débrouillarde » l'emporte sur l'endurance méthodiquement organisée, et l'élan spontané, sur la ténacité prolongée. Sa volonté n'est pas à longue échéance ; elle sait pourtant devenir patiente et tenace quand l'occasion se présente, comme dans la guerre actuelle. Le caoutchouc français en s'adaptant à de nouveaux besoins s'est durci jusqu'à devenir acier. Il faut que cela dure.

Docteur PHILIPPE TISSÉ,
Président fondateur de la Ligue française de l'éducation physique.

NOUVELLES MILITAIRES

Pour nos soldats convalescents. — M. Millerand, ministre de la guerre, vient d'inaugurer la maison de convalescence organisée à la Gravette (Gironde) par les soins de l'Assistance aux convalescents militaires, présidée par la comtesse Greffulhe et dirigée par M^{me} Maurice Bernard.

Les inscrits maritimes. — M. Angueur vient de décider qu'en principe ne seront soustraits aux obligations militaires, en raison de leur navigation active, que les seuls inscrits embarqués au long cours ou au cabotage, ou sur les chalutiers à vapeur.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le ragoût de bœuf à l'anglaise.

Pour une proportion de 2 kilogr. de viande environ, éplucher et couper en tranches deux ou trois gros oignons et, si possible, quelques carottes ou navets. Désosser le bœuf et le diviser en morceaux moyens. Verser dans la gamelle de campement et couvrir le tout avec de l'eau. Ajouter la valeur d'une cuillère de sel et faire bouillir. Laisser cuire à ébullition soutenue pendant une heure.

Pendant ce temps, préparer les pommes de terre, éplucher, laver et couper en quatre ou huit selon leur grosseur.

Ajouter les pommes de terre en mouillant complètement avec de l'eau, si c'est nécessaire. Goutter, ajouter sel et poivre si besoin et laisser cuire sur feu moyen pendant une demi-heure.

NOTA. — Si le temps manque, on peut apprêter la viande de la façon suivante :

La couper en tranches minces, la battre avec un instrument quelconque (le dos de la hache ou le plat de la pelle-bêche), l'assaisonner (sel et poivre) et la faire vivement sauter dans du saindoux fumant.

Chansons militaires.

Sur la route... de Berlin !

Air : Sur la route de Louviers.

Sur la route de Louvain, (bis)
Devant Liège, Guillaume s'en vint. (bis)
Là, dix-huit jours, (bis)
S'batit les flancs, (bis)
Là, dix-huit jours, s'batit les flancs :
Il en resta comm' deux ronds d'flan !
Flan, flan, flan !
Flan, flan, flan !

Sur la route de Paris, (bis)
L'mois suivant qu'est-ce qu'il a pris ! (bis)
Il a pris d'Joffr', (bis)
Deux uppercuts, (bis)
Il a pris d'Joffr', deux uppercuts :
Dans l'occiput et l'Von d'un Kluck !
Kluck, Kluck, Kluck,
Kluck, Kluck, Kluck !

Sur la route de Nancy, (bis)
Il cria : « Nancy, c'coup-ci, (bis)
Cette bataille ! (bis)
Faut qu'tu la perd's ! (bis)
Cette bataille ! faut qu'tu la perd's ! »
L'Grand Couronné répondit : « Mange ! »
Mang', mang', mang',
Mang', mang', mang' !

Sur la route de Calais, (bis)
Il dit : « J'vas bouffer l'Anglais ! » (bis)
Mais, à Dixmud',
Le Ka-i-ser (bis)
Mais, à Dixmud', le Ka-i-ser (bis)
Resté bloqué sur l'quai d'Yser !
Zer, zer, zer,
Zer, zer, zer !

Sur la route de Pétrograd, (bis)
Il s'entraîne au pas d'parad' ; (bis)
Le pas de Poie (bis)
A tous ses soins ! (bis)
Le pas de l'oie à tous ses soins !
Wolff le cancan' dans tous les coins...
Coin, coin, coin,
Coin, coin, coin !

Sur les routes du Kaiser, (bis)
Mettons-nous bien de travers. (bis)
Son fils et lui, (bis)
Cré nom de nom ! (bis)
Son fils et lui, cré nom de nom !
Les lâch'rons-nous, quand nous les t'rons ?
Non, non, non,
Non, non, non !

Sur la route de Berlin, (bis)
Quand nous le pouss'rons demain, (bis)
Le monde entier (bis)
L'voyant assis, (bis)
Le monde entier l'voyant assis,
Ne nous criera-t-il pas : « Merci ! »
Si, si, si,
Si, si, si !

Sur la route de nos pat'ins, (bis)
Quand nous reviendrons, enfin, (bis)
Quels joyeux cris, (bis)
Quels joyeux bonds ! (bis)
Quels joyeux cris, quels joyeux bonds !
Pour les vainqueurs « y aura du bon ! »
Bon ! bon ! bon !
Bon ! bon ! bon !

THÉODORE BOTREL.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

BLOC-NOTES

— L'ancien ministre de la guerre, M. Messimy, chef de bataillon de réserve breveté (service d'état-major), vient d'être promu lieutenant-colonel.

— Le colonel Douchan Stefanovitch, ancien ministre de la guerre, est nommé attaché militaire serbe en France.

— La reine d'Italie a donné le jour à une nouvelle princesse.

— Le Mikado a ordonné la dissolution du Parlement japonais pour avoir repoussé le projet du gouvernement visant à une augmentation de l'armée.

— Le colonel Brody, chef de la 20^e légion de gendarmerie, est désigné pour commander la garde républicaine.

— Le patron Quenel et quatre hommes du bateau de sauvetage de Granville ont été engloutis le 29 décembre, en se portant au secours d'un navire signalé en détresse, aux îles Chausey.

— En Italie, les préfets ont reçu l'ordre de refuser la délivrance des passeports pour l'étranger à tous les nationaux ayant moins de trente-neuf ans et susceptibles d'être mobilisés.

— Le gouvernement russe a interdit l'exportation du manganèse, métal indispensable à la fonderie des canons Krupp.

— Un avion allemand « Albatros » a essayé vainement de survoler Londres. Il a été poursuivi et a pu s'échapper grâce au brouillard.

— La société des Gens de lettres a décerné à Hansi le prix du Président de la République.

— Au Havre, le comité des Femmes françaises a organisé une fête de Noël pour les réfugiés belges. Les membres du gouvernement belge y assistaient. Discours prononcé par M. Pichon, sénateur, ancien ministre, et M. Berryer, ministre de l'intérieur de Belgique.

— On annonce la mort de Mgr Capmartin, évêque d'Oran.

— Le vin du soldat. — La première liste de souscription du département d'Indre-et-Loire a donné un total de 20.000 hectolitres de vin et 170 litres d'eau-de-vie.

— On annonce de Vienne que le maréchal von Heffer, nommé feld-maréchal lieutenant, recevra la succession du chef d'état-major général Conrad von Hoetzendorf.

— Un nouvel accident de chemin de fer s'est produit à Geemnich, près d'Aix-la-Chapelle, à la suite d'une explosion de dynamite. Les détails manquent.

— Deux navires apportant des secours à la Belgique sont partis de New-York ; la valeur de leurs cargaisons est de 3.250.000 fr.

— Le Berliner Tageblatt indique que le quartier général du général de Pleitenberg, commandant le corps actif de la garde, se trouvait le 14 décembre à Douai.

— La vente du petit drapeau belge a rapporté jusqu'à présent la somme d'un million de francs.

— La marine italienne a pris possession du port de Valona en Albanie — le Gibraltar de l'Adriatique.

— Les Roumains des montagnes de Transylvanie ont pris les armes contre les Hongrois.

— La comtesse de Mérode a été arrêtée par un poste allemand alors qu'elle se rendait d'Anvers à Bruxelles. Traduite devant un conseil de guerre, elle a été acquittée.

— Les membres des cercles Union, Jockey, Cercle agricole, rue Royale, Union artistique, appartenant aux nationalités actuellement en guerre avec la France cessent, à partir du 1^{er} janvier 1915, de faire partie desdits cercles.

— Jeudi dernier, un aviateur anglais s'est rendu, à bord de son biplan, à Bruxelles où il a lancé huit bombes sur un hangar qui contenait un dirigeable allemand.

— On annonce la mort du professeur Fournier, le clinicien universellement réputé.

— La ville de Lyon a reçu 243 enfants évacués de Reims. Un arbre de Noël leur a été offert ; après quoi, ils ont été hospitalisés.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

14^e Corps d'Armée.

Capitaine TROMELIN, 30^e d'infanterie : blessé deux fois au cours de la campagne. A fait preuve comme commandant de compagnie et comme commandant de bataillon d'un sang-froid et d'une énergie incomparables. Après sa première blessure, avait rejoint sa compagnie avant d'être complètement guéri et a été blessé à nouveau le 27 septembre, entraînant son bataillon à l'attaque d'un bois.

Capitaine MOUNIER, 22^e d'infanterie : a été mortellement blessé en conduisant avec la plus grande énergie une contre-attaque de deux compagnies.

Capitaine RAGLE, 14^e bataillon de chasseurs : en non-activité pour infirmité temporaire, a voulu reprendre du service actif. A repoussé à deux reprises à la baïonnette, l'attaque de l'ennemi, le 1^{er} octobre, à la tête de ses chasseurs et a été tué.

Capitaine CORNIER, 53^e bataillon de chasseurs : chargé d'une attaque de nuit, a été grièvement blessé en entraînant son bataillon. A continué à presser son offensive par ses cris : « en avant », sans vouloir accepter un secours immédiat.

Capitaine DE FORAS, 22^e d'infanterie : est tombé mortellement atteint à la tête de sa compagnie, qui se portait à l'attaque d'un cimetière.

Capitaine SERGENT-ALLEAUME, 52^e d'infanterie : a fait preuve dans tous les combats d'un courage remarquable ; avait été proposé pour chef de bataillon, en raison de sa brillante conduite, lorsqu'il fut grièvement blessé à Saint-Rémy. Est mort des suites de ses blessures.

Capitaine GARD, 14^e bataillon de chasseurs : a été un exemple de courage pour ses hommes, le 1^{er} octobre, maintenant sa compagnie sous un feu des plus violents. Sérieusement blessé et marchant à peine, a voulu venir seul au poste de secours. Avait déjà été blessé une première fois.

Capitaine PIZI, 11^e bataillon de chasseurs : le 1^{er} octobre, a commandé sa compagnie avec une énergie et un sang-froid remarquables, est tombé grièvement blessé à la fin de la journée.

Lieutenant CARSIGNOL, 22^e d'infanterie : a été mortellement frappé en enlevant la lièze d'un bois.

Lieutenant MARCHAND, 22^e d'infanterie : a été tué à la tête de sa section dans une attaque à la baïonnette.

Lieutenant BERGER, 22^e d'infanterie : a été tué à la tête de sa section, dans une attaque à la baïonnette.

Soldat DESMOUTIERS, 150^e d'infanterie : chargé de porter une demande urgente de ravitaillement en munitions, est parti sous un feu violent d'artillerie ; blessé mortellement, s'est traîné jusqu'à ce qu'il rencontrât un officier d'artillerie auquel il a remis l'ordre dont il était porteur.

Sous-lieutenant GIRARD, 150^e d'infanterie : a arrêté par les feux de son peloton une attaque de nuit de l'ennemi. Exposé le lendemain à une canonnade et à une fusillade très violentes, a tenu avec la plus grande énergie. A ainsi permis la destruction complète d'une compagnie d'infanterie ennemie.

Caporal MARCHAND-LIFFOZE, 140^e d'infanterie : a montré constamment au cours de la campagne de belles qualités de cranerie au feu. A été blessé le 7 septembre.

Soldat LAUTIER, 52^e d'infanterie : le 8 octobre, s'est offert à servir de vedette dans un arbre sous le feu le plus violent ; rentré dans le feu et blessé a su maintenir parmi ses camarades le plus grand calme sous la rafale et les a entraînés lorsque sa section fut désignée pour se porter en avant : a été nommé caporal.

Soldat LIONNAZ, 62^e bataillon de chasseurs : envoyé en patrouille sur des tranchées contre lesquelles avaient échoué plusieurs attaques, s'en est approché à moins de 50 mètres sous un feu violent. A été grièvement blessé.

Soldat RICHARD, 62^e bataillon de chasseurs : patrouillant sur des tranchées où nos attaques s'étaient plusieurs fois brisées, a été mortellement blessé à bout portant.

Lieutenant BILLAudeau, 159^e d'infanterie : blessé sérieusement le 25 août, a conservé toute la journée, sans se faire panser, le commandement de sa section sous un feu d'artillerie des plus violents. A été tué le lendemain en ramenant au feu des groupes provenant des différentes compagnies qui s'étaient perdues dans les bois au cours des engagements de la veille.

15^e Corps d'Armée.

Sergent DURET, 7^e bataillon de chasseurs : a fait preuve des plus belles qualités d'audace et de sang-froid en conduisant à trois reprises différentes une patrouille à travers les lignes allemandes et en rapportant chaque fois d'utiles renseignements.

Sergent-major CHAIZE, 7^e bataillon de chasseurs : très brillante conduite pendant la journée du 8 octobre ; s'est maintenu avec la plus grande énergie pendant vingt-quatre heures sur ses positions, bien qu'ayant perdu un tiers de son effectif. Blessé d'une balle au bras, n'a pas voulu être évacué avant d'avoir mis sa comptabilité à jour et son successeur au courant.

16^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel LECOMTE-DENIS, commandant le 295^e d'infanterie : a montré une grande bravoure, de l'intelligence et de l'énergie dans l'attaque d'un village.

Lieutenant BERTRUC, 3^e d'artillerie lourde : le 23 septembre est resté en observation derrière une meule de paille sous un feu violent d'artillerie de gros calibre et n'a quitté son poste que sur l'ordre formel de son capitaine, en prenant soin d'enrouler le fil téléphonique qui le reliait à sa batterie. Le 2 octobre, s'est porté en avant des dernières tranchées françaises, à 100 mètres des tranchées allemandes et a réglé un tir qui a permis d'atteindre le feu d'une mitrailleuse et d'une batterie ennemies.

19^e Corps d'Armée.

Sergent-major MARSEILLAN, 3^e zouaves : a été tué en ralliant sa section sous le feu très violent de l'artillerie ennemie.

20^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant SIMON, 26^e d'infanterie : pendant l'attaque de nuit du 13 octobre, a, par son action personnelle, entraîné sa compagnie qui a atteint l'objectif assigné ; a été blessé à la fin du combat et n'a consenti à aller se faire panser qu'après avoir assuré l'occupation de la position conquise ainsi que le commandement de sa compagnie et donné au chef de bataillon tous les renseignements utiles.

Médecin auxiliaire GRANDJEAN, 160^e d'infanterie : grièvement blessé au moment où, malgré un bombardement violent, il continuait à donner ses soins à des blessés. A fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un zèle, d'un dévouement et d'un courage remarquables.

Caporal CAROUJAT, 69^e d'infanterie : porteur d'un ordre pour son chef de bataillon, l'a trouvé à la tombée de la nuit, seul et blessé grièvement. Malgré la proximité des Allemands qui lui criaient de se rendre, a pu le ramener jusqu'au village voisin sur une brouette.

Sous-lieutenant HEGY, 79^e d'infanterie : blessé sur tout le corps par un shrapnell éclaté à côté de lui vers quatorze heures, est demeuré à son poste jusqu'à la fin de la journée.

Sous-lieutenant de réserve IGLESIS, 156^e d'infanterie : blessé dans la nuit du 4 au 5 octobre d'une balle à la tempe, est resté dans la tranchée qu'il commandait pendant toute la nuit et n'est allé se faire panser qu'au matin.

Adjudant MEROU, 79^e d'infanterie : n'a cessé, au cours d'un combat, de faire preuve des plus belles qualités de chef, ralliant autour de lui ses hommes décimés par le feu ; est tombé mortellement frappé au moment où il prenait pied définitivement sur l'objectif qui lui était assigné.

Sergent-fourrier CHEVRIER, 69^e d'infanterie : chargé de la transmission d'un ordre à son capitaine, a exécuté sa mission malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie. Est tombé frappé mortellement en arrivant à destination et malgré sa blessure a transmis verbalement l'ordre qu'il portait.

Caporal DE BO, 69^e d'infanterie : s'est offert pour porter un ordre sous un feu violent. Atteint mortellement, est parvenu à transmettre l'ordre à un camarade en lui disant : « Ne t'occupe pas de moi, prends l'ordre d'abord ».

Soldat ELLEY, 69^e d'infanterie : conduite admirable au feu. Blessé grièvement, s'est employé jusqu'à la fin de la journée à répartir entre les combattants les cartouches des blessés.

Soldat COUSIN, 69^e d'infanterie : blessé de deux balles, après avoir fait preuve d'un entraînement remarquable, s'est montré un modèle de courage et d'énergie.

Chef de bataillon PERRENOT, 20^e d'infanterie : a conduit avec le plus grand courage et beaucoup de vigueur un détachement qui a fait à l'ennemi 88 prisonniers et capturé un convoi.

Chef de bataillon PENANCIER, 20^e d'infanterie : étant capitaine, a conduit son détachement avec la plus grande vigueur et un esprit de décision remarquable ; a capturé un convoi et fait 50 prisonniers.

Chef de bataillon WELLES, 20^e d'infanterie : a, le 25 août, ramené sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, son colonel blessé qui infailliblement serait tombé dans les mains de l'ennemi, dont la contre-attaque pressait de très près notre première ligne. A déjà, le 15 août, au signal des Allemands et dans les différents combats livrés depuis par le 20^e (23 août et 1^{er} septembre), fait preuve du plus grand courage et donné à tous le meilleur exemple de sang-froid.

Chef de bataillon FONTAINEU, 37^e d'infanterie : a eu une attitude superbe au feu. Étant blessé, a conservé le commandement de son bataillon pendant quatre heures, n'a pas voulu se laisser évacuer sur le poste de secours et a maintenu son bataillon sur la position jusqu'à la dernière extrémité.

Chef de bataillon RENON, 156^e d'infanterie : ayant reçu, le 14 août au matin, la mission de conduire à l'attaque deux compagnies de son bataillon, a fait preuve du plus grand calme et d'un sang-froid remarquable sous le feu violent de l'infanterie ennemie. A su, par son attitude, rétablir l'ordre et la cohésion dans certaines fractions de son bataillon particulièrement éprouvées pendant le bombardement d'un bois par l'artillerie ennemie. A été blessé le 25 août et a rejoint son bataillon d'as le 8 septembre.

Chef de bataillon GUILHOT de LAGARDE, 10^e d'infanterie : étant capitaine et blessé d'un éclat d'obus le 25 août, a néanmoins continué à assurer normalement son service d'adjoint au chef de corps, sans se préoccuper de sa blessure ; a fait preuve d'énergie en toute circonstance.

Capitaine YVON, 37^e d'infanterie : commandant un poste détaché, a chargé l'ennemi à plusieurs reprises pour dégager un détachement d'un autre régiment et a trouvé la mort dans ce combat.

Capitaine BAR, 146^e d'infanterie : très brillante conduite au feu au combat du 20 août. A été blessé par deux fois à la tête de sa compagnie et en a conservé le commandement jusqu'à la limite de ses forces.

Capitaine CORDA, 146^e d'infanterie : brillante conduite au feu au combat du 20 août, où il a été blessé à la tête de sa compagnie.

Capitaine BREYMANN, 5^e hussards : le 11 août, avec son escadron, a tenu en échec l'avant-garde d'une division de cavalerie bavaroise sous un feu très violent ; a fait charger ses cavaliers, faisant preuve de beaucoup de sang-froid et d'énergie.

Capitaine TREBILLOT, adjoint au colonel commandant le 153^e d'infanterie : s'est acquitté depuis les premiers jours de la mobilisation, avec beaucoup de zèle, de modestie et de courage, des fonctions d'adjoint au chef de corps, pour lesquelles il avait été choisi par ce dernier et à l'occasion desquelles il reçut plusieurs blessures. Notamment le 20 août, atteint de plusieurs blessures, il revint, après un pansement sommaire à l'ambulance, sur le terrain pour rallier et ramener à l'attaque quelques groupes de son régiment et, le 25 septembre, il reçut une balle dans la cuisse, une autre dans le bras, en assurant la liaison du chef de corps avec les bataillons et l'artillerie.

Sous-lieutenant GUYOT, 37^e d'infanterie : a, par son attitude énergique, maintenu sa section sous un feu violent d'artillerie ; a été grièvement blessé. Est mort des suites de ses blessures.

Maréchal des logis AUBRUN, 5^e hussards : le 11 août, en reconnaissance avec quatre cavaliers et poursuivi par douze cavaliers ennemis, n'hésita pas à faire front pour charger. Tombé avec son cheval au passage d'un fossé, il fut pris par l'ennemi. Désarmé et sommé de se rendre sous la menace des revolvers, il refusa et gagnant du temps grâce à ses appels et à son énergie, donna à un peloton le temps d'arriver pour le dégager.

Brigadier L'HOMME, 5^e hussards : le 11 août, a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande énergie dans une charge engagée par son peloton contre une troupe de cavaliers d'un effectif double. A tué de la pointe de son sabre trois ennemis, dont un gradé.

Capitaine SEROT, 37^e d'infanterie : a, depuis le début de la campagne, fait preuve dans son commandement des plus brillantes qualités militaires. S'est particulièrement signalé en plusieurs rencontres par son sang-froid et son énergie. A été blessé.

Capitaine FAURE, 79^e d'infanterie : a fait preuve, en différentes circonstances, des plus belles qualités de bravoure, de sang-froid et de coup d'œil. A maintenu son bataillon sur une position conquise, malgré des pertes considérables. Légèrement blessé a continué d'exercer son commandement et ne s'est fait soigner qu'au bout de 24 heures.

Lieutenant HENRY, 79^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure dans un combat. A enlevé l'objectif qui lui était assigné et s'y est maintenu sous un feu qui a mis hors de combat plus de la moitié de sa compagnie ; a été blessé depuis.

Chef de bataillon BUFFE, 237^e d'infanterie : a défendu énergiquement un village pendant deux jours, malgré le bombardement violent et en dépit des attaques répétées de l'infanterie ennemie. Blessé, est tombé dans un village aux mains de l'ennemi.

Sergent BOUVIER, 269^e d'infanterie : blessé grièvement par un éclat d'obus, a continué sans s'occuper de sa blessure, à commander sa demi-section jusqu'au moment de sa mort.

Capitaine HOUILLOU, 226^e d'infanterie : blessé le 25 août et évacué sur l'hôpital, est revenu reprendre le 1^{er} septembre le commandement de sa compagnie. A été tué le même jour en entraînant sa compagnie à l'attaque d'une position.

Sergent CALINI, 306^e d'infanterie : blessé trois fois depuis le début de la guerre, a toujours conservé le commandement de sa section, donnant à tous ses hommes l'exemple de l'énergie, refusant d'aller à l'ambulance et ne se décidant à se faire panser qu'à la dernière extrémité.

21^e Corps d'Armée.

Capitaine BOURZAT, 60^e chasseurs : après de patientes recherches, a réussi à pénétrer en rampant à la tombée de la nuit dans un village occupé par l'ennemi ; a découvert et a tué un gendarme allemand qui, depuis huit jours installé dans une maison crénelée, faisait de nombreuses victimes dans nos troupes.

Corps d'Armée Colonial.

Clairet MAKAN KEITA, régiment mixte colonial : s'est fait remarquer pour sa bravoure à l'attaque d'un bois, le 11 octobre, et a été grièvement blessé au moment où, sous une grêle de balles, il se levait pour sonner la charge.

Capitaine BUHRER, 43^e d'infanterie coloniale : au combat du 20 août, a été chargé de commander l'extrême gauche de la ligne qui a subi tout le choc de l'adversaire, a fait preuve des plus belles qualités militaires en tenant plus de sept heures sous le feu de l'artillerie ; a montré depuis, beaucoup de calme, de sang-froid et la plus grande bravoure ainsi que la plus grande aptitude au commandement.

Capitaine LAIGNOUX, 41^e d'infanterie coloniale : très grande bravoure et très grand sang-froid dans toutes les circonstances. Blessé une première fois à la tête, le 25 septembre, a conservé le commandement de sa compagnie et a été blessé à nouveau et très grièvement, le 29 septembre, de sept balles.

Capitaine de réserve BILLAUT, 43^e d'infanterie coloniale : blessé à la jambe au combat du 10 septembre, a conservé le commandement de sa compagnie et a rempli avec vigueur et intelligence la mission dont on l'avait chargé, repoussant pendant cinq jours et cinq nuits, toutes les tentatives de l'ennemi pour s'emparer de la position. A, depuis le début de la campagne, donné le plus bel exemple de dévouement, d'entraîne et d'abnégation, et a su prendre, par son attitude et son courage personnel, un grand ascendant sur ses hommes. A dû être évacué lorsque la fatigue eut aggravé sa blessure.

Lieutenant de réserve PASQUET, 41^e d'infanterie coloniale : bravoure et sang-froid remarquables. Blessé une première fois le 27 septembre et une deuxième fois le 29 septembre, a tenu à rester à la tête de la compagnie qu'il commandait. A, le 30 septembre, dirigé habilement une reconnaissance contre une reconnaissance allemande dans un village et fait prisonniers, à cette occasion, dix-sept Allemands, dont un aspirant officier.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur.

Contre-amiral RONARCH : pour la bravoure, la ténacité et l'énergie indomptable avec lesquelles il a su résister aux attaques d'un ennemi très supérieur en nombre en lui infligeant de fortes pertes, et se maintenir victorieusement sur ses positions.

Général de brigade NINOUS : a fait preuve des plus belles qualités d'énergie, de bravoure, d'entraîne et de ténacité, le 2 novembre, en repoussant les nombreuses et violentes attaques dirigées par l'ennemi contre les positions qu'il était chargé de défendre.

Au grade d'officier.

Général de brigade BARBOT : a fait preuve, depuis le début de la campagne, d'une énergie et d'une bravoure au-dessus de tout éloge, d'une activité inlassable. A acquis sur sa troupe un ascendant considérable.

Chef de bataillon du PAC MARSOLIES, 99^e d'infanterie : blessé grièvement le 25 septembre 1914, après avoir entraîné brillamment son bataillon à l'attaque.

Lieutenant-colonel MODELON, 2^e zouaves : a montré les plus belles qualités militaires, énergie, décision, sang-froid et bravoure, dans tous les combats auxquels il a pris part. En dernier lieu, a organisé d'une façon remarquable le secteur qui lui a été affecté sur le front et a dirigé, avec une vigueur digne d'éloges, les différentes attaques, notamment celles des 13 et 14 octobre.

Chef de bataillon de réserve MONPHOUS, 151^e d'infanterie : commandant le 151^e rég. d'infanterie provisoirement, a montré les plus belles qualités militaires. A été blessé de plusieurs éclats d'obus en entraînant l'un de ses bataillons à l'attaque.

Colonel ANDRE JOUBERT, commandant le 4^e hussards : dans un combat de nuit récent, a payé de sa personne en s'élançant, le fusil à la main, à la tête de ses hommes pour rejeter une attaque de l'ennemi.

Chef d'escadron PASCAUD, groupe d'artillerie à cheval d'une division de cavalerie : a fait preuve aux combats des 26 et 27 octobre de la plus grande énergie et d'une remarquable activité en faisant efficacement intervenir son artillerie sous un feu violent. Blessé au combat du 27, n'en a pas moins conservé son commandement pendant toute la journée.

Chef d'escadrons EULLER, 2^e dragons : a donné depuis le début de la campagne, de nombreuses marques de courage, d'énergie et de sang-froid. Blessé grièvement dans un combat le 25 octobre.

Chef de bataillon de réserve CHAMPEY-RACHE, 286^e d'infanterie : bien que blessé de trois éclats d'obus, a tenu à conserver le commandement de son bataillon. N'a consenti à se rendre à l'ambulance que quatorze heures plus tard, quand ses troupes avaient été retirées de la ligne de feu.

Capitaine VERNI, 35^e d'infanterie coloniale : a déployé, depuis le début de la campagne, la plus grande activité et a fait preuve en toutes circonstances, de bravoure et de sang-froid. A été atteint récemment d'une blessure grave qui fait craindre qu'il ne puisse reprendre le commandement de son bataillon au cours de la campagne.

Chef d'escadrons FRANÇ, 10^e cuirassiers : belle conduite au feu. Grièvement blessé.

Colonel RAUSCHER, 87^e d'infanterie : commandant un détachement chargé de dégager les abords d'un défilé, a réussi, grâce à de judicieuses dispositions, à disperser complètement deux bataillons ennemis renforcés d'une compagnie de mitrailleuses, après leur avoir fait subir des pertes considérables et leur avoir pris une mitrailleuse et quatre caissons.

Lieutenant-colonel BRUMM, 272^e d'infanterie : malgré une blessure a conservé son commandement après le combat et jusqu'au moment où il a reçu l'ordre de quitter le champ de bataille, le lendemain matin.

Chef de bataillon SOUTY, 128^e d'infanterie : pendant toute l'après-midi du 15 septembre, s'est dépensé pour rallier les éléments de ses compagnies privées de leurs officiers et de la plupart des gradés ; est resté exposé au feu avec calme de douze heures à seize heures, et est tombé grièvement blessé.

Médecin-major AUNE, 91^e d'infanterie : blessé par un éclat d'obus dans son poste de secours le 23 septembre, est resté à son poste. A continué et continué encore à soigner et évacuer ses blessés ; depuis le début de la guerre, conduite au-dessus de tout éloge.

Capitaine de réserve ZEIL, 13^e bataillon de chasseurs : très brillante conduite au feu. A conduit sa compagnie d'une façon remarquable. Blessé sérieusement à la tête par un éclat d'obus, n'a pas voulu, malgré l'avis des médecins, abandonner sa compagnie, et en a repris le commandement après un pansement sommaire.

Lieutenant-colonel AZEMA, 29^e d'artillerie : le 8 septembre, a été blessé au poignet droit en regardant à la jumelle, étant à son poste de commandement. A reçu une nouvelle blessure au coude le 30 septembre. A fait preuve de la plus grande énergie en conservant chaque fois son commandement.

Au grade de chevalier.

Lieutenant RUMEN, 50^e d'artillerie : a, par son calme et son énergie, maintenu sous un feu violent le personnel de sa batterie. A été blessé dans deux affaires successives.

Capitaine MATHIRON, 10^e d'artillerie : très belle attitude au feu. A éteint le feu d'au moins deux batteries. Grièvement blessé le 5 octobre.

Lieutenant DESALLE, 1^{er} d'artillerie : grièvement blessé en faisant abriter les hommes de sa batterie et, incapable de parler, a en le courage d'écrire ses instructions relatives au tir.

Sous-lieutenant de réserve VIOLAND, 87^e d'infanterie : blessé une première fois le

22 août, est revenu sur le front incomplètement guéri et sans profiter du congé de convalescence qui lui avait été accordé. Blessé à nouveau des son retour d'une balle qui lui a traversé l'épaule, en entraînant sa section dans une attaque de nuit, vient de revenir incomplètement guéri encore prendre sa place dans son unité en donnant à tous, après l'exemple d'un très grand courage au feu, celui d'une indomptable énergie.

Capitaine JAUZE-FREDON, 23^e d'artillerie : a montré beaucoup de courage et de sang-froid en commandant pendant vingt-quatre heures, les 7 et 8 septembre, le tir de sa batterie sous un feu d'artillerie lourde parfaitement réglé. A reçu à son poste de commandement une blessure grave à la tête entraînant la perte d'un œil.

Sous-lieutenant DULAU, 88^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué, le 26 septembre au matin, en luttant avec la dernière énergie pour tenir le point qui lui avait été assigné. A été blessé grièvement.

Capitaine COLIN, 63^e d'infanterie : blessé deux fois légèrement au combat du 28 août, a continué à commander sa compagnie, est resté sur la première ligne de combat sous le feu le plus violent, donnant à tous ses subordonnés l'exemple du plus grand calme et du plus grand courage ; a de nouveau été blessé deux fois et grièvement au combat du 26 septembre.

Capitaine GRAVELOTTE, 63^e d'infanterie : très belle conduite sous le feu. Blessé légèrement le 28 août, a conservé le commandement de sa compagnie qu'il a continué à diriger avec le plus grand calme et la plus grande énergie. A été blessé de nouveau le 26 septembre.

Capitaine CAUSSE, 73^e d'infanterie : le 28 août, sous un feu intense de mitrailleurs, de mousqueterie et d'artillerie, s'est exposé en première ligne pour maintenir ses hommes dans la tranchée et a été blessé de deux balles.

Lieutenant ABRIAL, 40^e dragons : s'est maintenu le 19 octobre sur sa position sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, jusqu'au moment où un obus éclatant tout près de lui le blessa de douze blessures, dont trois graves.

Sous-lieutenant DELAHAYE, 32^e dragons : chargé de reconnaître des positions d'infanterie ennemie, s'en est approché avec beaucoup de courage et a été grièvement blessé à la tête.

Lieutenant d'ASTAFORT, 27^e dragons : s'est avancé sur les positions retranchées de l'ennemi à moins de 40 mètres et a été blessé grièvement d'une balle au bas ventre.

Lieutenant de VALENCE DE LA MINARDIERE, 24^e dragons : ayant été deux fois blessé à huit jours de distance, a voulu rester néanmoins à la tête de son peloton. N'a cessé de faire preuve des plus belles qualités militaires et en particulier d'une rare énergie.

Lieutenant DE BANCALIS DE MAUREL D'ARAGON, 20^e dragons : le 5 octobre, a conduit son peloton au combat à pied avec le plus grand calme. Blessé, n'a cessé de combattre et malgré qu'il eût la cuisse traversée, est resté plusieurs heures à cheval, ne consentant à se faire soigner qu'à la fin de la journée.

Capitaine PRIVAT DE PRESSENEL, 1^{er} régiment de marche de chasseurs indigènes : a été grièvement blessé après avoir enlevé une ferme à la tête de son escadron.

Sous-lieutenant DE CARDES, 10^e dragons : chargé d'une reconnaissance, le 13 septembre, la exécutée avec une intelligence et une audace remarquables. A été blessé d'une balle qui lui a traversé le pied et n'en a pas moins continué sa mission jusqu'à ce qu'il ait obtenu les renseignements qu'il devait rapporter.

Lieutenant ROUAULT DE COLIGNY, 6^e dragons : a exécuté avec fruit plusieurs reconnaissances difficiles et a été, au cours de l'une d'elles, le 6 octobre, blessé au coude droit par une balle.

Capitaine VIDAL, 19^e dragons : a été blessé d'un coup de lance à la cuisse en chargeant avec le peloton d'avant-garde où il se trouvait, un peloton de uhlans qu'il refoula en lui blessant plusieurs hommes.

Lieutenant REUSSER, aviation de 6^e armée : blessé au départ d'une reconnaissance, le 5 septembre (jambe fracturée). Ayant fait campagne pendant le mois d'août avec son régiment et évacué pour indisponibilité en-

pechant tout service à cheval, a demandé à passer observateur et a fait comme tel quelques reconnaissances très utiles avant l'incident du 5 septembre.

Capitaine BOISSONNET, 30^e d'artillerie : a su se concilier l'affection de ses hommes en allant prendre possession de tranchées situées à 800 mètres de l'ennemi.

Capitaine BERTRAND, 61^e bataillon de chasseurs alpins : a été grièvement blessé d'un éclat d'obus à la tête de sa compagnie en allant prendre possession de tranchées situées à 800 mètres de l'ennemi.

Lieutenant SAVARY, 2^e tirailleurs algériens : a fait preuve de beaucoup d'initiative pendant la durée de la campagne. S'est distingué dans la défense d'un village les 16 et 17 septembre. A été grièvement blessé le 23 septembre. Les blessures qu'il a reçues à ce dernier combat ont nécessité l'amputation de la jambe droite.

Capitaine MAUGER-DEVARENNES, commandant l'escadron M.F. 16 : a rendu les plus grands services en installant à bord des avions le lancement des obus de 135 à mitraille qui ont permis de détruire de nombreuses formations ennemies.

Sous-lieutenant LAURENT, 2^e tirailleurs algériens : blessé très grièvement au combat du 23 septembre et très brillante conduite dans les précédents combats.

Lieutenant BAQUERRE, 3^e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : a été blessé très grièvement le 27 septembre alors qu'il procédait à l'installation d'un observatoire aérien.

Lieutenant DUMESNIL, 240^e d'infanterie : affecté au dépôt, a demandé à partir avec le régiment. Énergique autant que brave, s'est brillamment conduit au combat du 6 septembre où il a pris le drapeau des mains du porteur drapeau blessé et a entraîné à deux reprises le régiment. Blessé lui-même est resté en première ligne jusqu'à la fin du combat. A rejoint le corps avant d'être complètement guéri.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant MUSSOT, 1^{er} zouaves : s'est particulièrement distingué à la tête de sa section en dirigeant le feu quoique blessé et en a conservé le commandement jusqu'à bout de forces.

Adjudant BERTOLDI, 3^e zouaves : blessé le 22 août, a rejoint la ligne de feu à peine remis de sa blessure, a commandé sa section avec le plus grand courage au violent combat du 20 septembre et à l'attaque du nuit du 29 du même mois, au cours de laquelle il a reçu une sérieuse blessure.

Caporal GARDIAHAUT, 316^e d'infanterie : s'est fait remarquer tout particulièrement par son ardeur, son audace et son initiative ; s'est proposé constamment pour les reconnaissances difficiles. A été grièvement blessé à la jambe le 16 octobre en allant reconnaître de près les tranchées allemandes dont il avait atteint le seuil de fils de fer.

Soldat BUSBER, garnison de Paris.

Sergent réserviste COLAS, 20^e bataillon de chasseurs : voyant son capitaine grièvement blessé, le 10 août, s'est porté à son secours à deux reprises, sous un feu très violent. Ne s'est retiré que sur un ordre formel du capitaine lui prescrivant de rejoindre sa compagnie.

Soldat CHOUQUET, 1^{er} étranger.

Clairon MENGEL, 5^e bataillon de chasseurs : a fait le coup de feu sur le front de onze heures à dix-sept heures trente. A ce moment, l'ordre étant donné de charger, n'a pas hésité à se découvrir entièrement pour se faire mieux entendre. Ne cessa de sonner en se portant en avant, qu'il l'instant où une balle le frappa au coude et lui fit abandonner son instrument.

Sergent HADDOU DIDALI BEL HADJ, 2^e tirailleurs indigènes.

Sergent DOUELEL, 152^e d'infanterie : blessé le 14 août, a continué à commander sa section, et ne s'est laissé panser qu'après avoir donné toutes ses instructions.

Sergent PERDIGON, 5^e zouaves : à l'attaque du nuit du 23 septembre, tous les officiers de sa compagnie étant tués, a organisé

avec le plus grand sang-froid à l'aile gauche de sa compagnie une poignée de zouaves pour s'opposer à l'enveloppement dangereux d'un ennemi supérieur en nombre, et a réussi à dégager sa compagnie.

Sergent-major MAÏCOTROCOCHINO, 152^e d'infanterie : blessé le 14 août, n'a consenti à quitter le commandement de sa section que sur l'ordre formel de son capitaine.

Adjudant-chef VHIOT, 79^e d'infanterie : sous-officier plein de courage, d'entrain et d'expérience. Au cours des combats de nuit du 4-5 septembre, a par des dispositions hautes, infligé de grandes pertes à l'ennemi, et a permis de dégager sa compagnie.

Soldat MALASSÉ, 152^e d'infanterie : s'est fait remarquer par sa bravoure sous le feu, et a continué à combattre le 19 août avec sa section malgré une grave blessure intéressant les deux jambes.

Adjudant BOURREL, 40^e d'infanterie : très belle conduite au combat du 20 août.

Soldat VALEIX, 95^e d'infanterie : a relevé le drapeau au moment où le lieutenant porteur drapeau a été tué, dans une contre-attaque, et la compagnie sous le feu jusqu'au moment où il a pu le remettre à un sous-officier.

Soldat HAINAUT, musicien au 61^e d'infanterie.

Adjudant BOUVIER, 95^e d'infanterie : a fait preuve de courage et d'entrain. S'est particulièrement distingué dans la défense d'un village en conduisant sous un feu très violent, avec beaucoup de sang-froid, sa section à l'emplacement qui lui avait été indiqué. A été blessé.

Adjudant HERVÉ, 71^e territorial d'infanterie.

Soldat CHENE, 29^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et du plus grand dévouement en transportant sur son dos, jusqu'à l'ambulance et sous un feu violent, son capitaine grièvement blessé. A plusieurs reprises, a porté des ordres sur la ligne de feu, faisant preuve du plus grand calme et courage.

Adjudant RAFFALI, 24^e d'infanterie.

Adjudant-chef DINTRA, 29^e d'infanterie : légèrement blessé, est resté au feu et a conduit, sous un feu très vir, la section qu'il commandait le 23 août.

Soldat DERKAOU, 9^e tirailleurs.

Soldat CHEVRET, 29^e d'infanterie : a, à sept reprises différentes, traversé les rues d'un village balayées par une grêle de balles et d'obus pour porter des ordres sans hésitation et avec le plus grand calme.

Caporal CABOS, 11^e bataillon de chasseurs.

Soldat REVENIAU, 29^e d'infanterie : blessé au combat du 14 août, est resté à sa place dans le rang, continuant à faire le coup de feu et n'a consenti à quitter le combat qu'à la condition qu'on le laisse rejoindre sa compagnie.

Sergent LEHMULLER, 68^e d'infanterie.

Soldat MICHAUD, 29^e d'infanterie : blessé au combat du 14 août, est resté à sa place dans le rang, continuant à faire le coup de feu, et n'a consenti, après le combat, à se faire panser à l'ambulance qu'à la condition qu'on lui laisse rejoindre sa compagnie.

Sergent KOHN, 30^e d'infanterie.

Sergent-major GAGNEUX, 29^e d'infanterie : blessé légèrement à la main au combat du 23 août, a conservé le commandement de sa section, et après pansement, a immédiatement rejoint sa compagnie. A pendant le combat, fait preuve du plus grand sang-froid en maintenant ses hommes sous un feu très violent.

Adjudant GARNIER, 2^e groupe aéronautique.

Soldat ROY, 29^e d'infanterie : blessé pendant les combats des 19 et 20 août. Resté sur le terrain après le passage de l'ennemi, a traversé ses lignes pour rejoindre sa compagnie.

Adjudant VERBAIL, 2^e territorial d'infanterie.

Soldat BILLON, 29^e d'infanterie : le 26 août, s'est élancé en avant pour entraîner ses camarades. A été blessé.

Adjudant MADER, 1^{er} étranger.

Soldat CHOLET, 13^e d'infanterie : blessé deux fois à la tête par des éclats d'obus, les 20 et 25 août, est resté sur la ligne de feu, encourageant ses camarades.

Caporal RAHMOUNI AMMAR BEN AMMAR, 2^e tirailleurs indigènes.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai V-Maire, Paris 7^e.

